

Sommaire 2Dp1-Aa.La Bible et les sciences de la matière 1/2 : **Galilée** (4 pages)2-Ab.La Bible et les sciences de la matière 2/2 : **Descartes et Newton** (4 pages)3-Ba.La Bible et les sciences de la vie 1/2 : **La religion naturelle** (4 pages)4-Bb.La Bible et les sciences de la vie 2/2 : **Créationnisme et évolutionnisme** (5 pages)5-Ca.La Bible et les sciences contemporaines 1/2 : **La signification simienne de l'homme** (4 pages)**6-Cb.La Bible et les sciences contemporaines 2/2 : Exégétique du néoscientisme** (4 pages)7-ANNEXE : **Les dérives idéologiques de la science** (5 pages)

– Science et religion –

6-La Bible et les sciences contemporaines 2/2*b. L'exégétique du Père Lagrange
et le néoscientisme**« La Bible peut susciter une nouvelle lecture
des énoncés de la science »*

À l'entrée du XXe siècle, l'homme a acquis ses « lettres de noblesse » dans la taxinomie zoologique : le voilà rangé dans une petite case juste au-dessus du singe. Mais c'était, on le sait, lui faire encore trop « d'honneur », aux yeux de la science contemporaine. Aujourd'hui, il est assis à la droite du chimpanzé, ces deux cousins germains dominant – de justesse – le « chaînon » qui n'en finit pas d'être « manquant ». Et la Bible, dans tout cela ? Dominique Tassot va nous montrer, à la fin de son ouvrage : *La Bible au risque de la science* (François-Xavier de Guibert), comment les commentateurs cédèrent du terrain, avec une nouvelle théorie en matière d'exégèse, en la personne du Père Marie-Joseph Lagrange.

**Théologie rationnelle
et exégèse critique**

Le *Nouveau Petit Larousse Illustré* donne cette définition intéressante de l'exégèse : « science qui consiste à établir, selon les normes de la critique scientifique, le sens d'un texte, particulièrement la Bible ». Dominique Tassot nous rappelle qu'à l'époque de Saint

Thomas d'Aquin, l'exégèse ne paraissait pas avoir ce statut d'une science à part, car elle faisait partie de la théologie. On lit, en effet, dans la *Somme théologique* : « l'homme doit connaître sa fin, pour qu'il puisse y diriger sa volonté et ses actions. Il était donc nécessaire à son salut que la révélation lui enseignât les vérités qu'il ne peut découvrir par ses propres lumières. Et dans les choses mêmes que son



intelligence peut connaître naturellement, il fallait encore que la révélation vînt à son secours » (I, qu. 1, sol. – cité in *La Bible au risque de la science* ; p. 301). Cette théologie traditionnelle « voyait dans la Bible un livre divin, une source surnaturelle nécessaire au salut », commente Dominique Tassot. Dès lors, il fait remarquer que « l'exégèse, science des Livres saints, science du sens de l'Écriture, n'était donc pas une science auxiliaire ou plutôt ancillaire, comme toutes les autres sciences humaines dont la théologie savait faire usage ; elle était une partie intégrante de la théologie, pratiquée par des théologiens pour une fin ne le cédant à aucune autre puisqu'il s'agissait du propre but de la vie humaine » (pp. 301-302).

Avec le siècle des Lumières, la théologie va plier sous « les exigences de la raison ». « Lessing (1729-1781), fils de pasteur, trouva chez Spinoza cette idée d'un *Christianisme rationnel*, indépendant de la Bible » (p. 303).

Les choses ne feront que s'accroître au XIXe, et notamment sous l'influence d'Ernest Renan qui va opposer deux attitudes exégétiques : l'une qui veut conserver à la Bible son caractère surnaturel, l'autre qui va élaborer une exégèse laïcisée, dépourvue de tout pré-supposé théologique. C'est cette dernière qui va prendre le nom d'« exégèse critique ». Et Tassot cite Renan qui oppose, dans *L'Avenir de la Science*, les deux « autorités » : « le problème prétendu de l'accord de la foi et de la raison, supposant deux puissances égales qu'il s'agit de concilier, n'a pas de sens » ; et, dans la préface de la *Vie de Jésus* : « Par cela seul qu'on admet le surnaturel, on est en dehors de la science ». En réalité, lorsqu'il écrivait ces lignes, l'exégèse critique s'était déjà fortement développée en Allemagne sous l'influence de Lessing. Et « l'exégèse critique reposait donc sur une épistémologie. Par la bouche de Renan, lui-même écho français de l'école allemande, elle s'avouait comme un avatar du scientisme ; elle s'inscrivait dans l'histoire comme elle-même y prétendait y inscrire la Révélation » (Tassot ; p. 305). Renan va être le

« chantre d'une "religion nouvelle" dont un des éléments était la "religionification" (*sic* !) de la Révolution française » (p. 307).

Les réactions de l'Église, devant le succès grandissant de l'exégèse critique en Allemagne, étaient le rejet pur et simple de cette nouvelle théorie. Ainsi, par exemple, l'Abbé Loisy, qui essaya d'enseigner une exégèse « moderniste » au séminaire de Saint Sulpice, perdit son cours après l'intervention de Rome. Il avait écrit, entre autres choses, « l'orthodoxie est un mythe. Il n'y a pas de doctrine immuable » (cité par Tassot, p. 311). Puis les écrits de Loisy furent mis à l'index en 1903.

L'erreur du Père Lagrange

Le Père Lagrange, commentant en 1932 les *Mémoires* de Loisy, écrit : « À coup sûr il lui était parfaitement indifférent que l'inspiration fût restreinte au dogme ou qu'elle s'étendît même aux mots, puisque cette inspiration émanait d'un Esprit qui n'existait pas » (*M. Loisy et le modernisme* ; p. 59). Les condamnations officielles ne vinrent pourtant pas à bout du *modernisme* : « Mais si Loisy avait échoué, le modernisme n'était pas vaincu, écrit Tassot : on l'avait condamné, on ne l'avait pas réfuté. C'est dans ce contexte que la démarche du Père Lagrange prend toute sa signification ».

Dominicain, Marie-Joseph Lagrange (1855-1938) est, nous l'avons dit, le fondateur de l'École pratique d'études bibliques de Jérusalem (1890) et de la *Revue biblique* (1892). Sa démarche est une réforme de l'exégèse qui prend le qualificatif de « méthode historique ». Il veut, à l'opposé de la méthode critique, remettre en selle l'inerrance de la Bible. Mais, Dominique Tassot signale d'emblée une « incohérence » chez le bon Père : n'avoir pas tiré toutes les conséquences du principe de relativisation de la science. Il avait, pourtant, posé lui-même ce principe. Et notre auteur déplore : « la défense de l'inerrance biblique est donc le souci constant du P. Lagrange, mais sa manière d'y parvenir, dans les conflits entre la



science du temps et l'Écriture, le montre encore marqué, à son corps défendant, par le concordisme. Par bien des côtés sa *Méthode historique* est une manière d'expliquer comment la Bible ne se trompe pas tout en n'étant pas dans le vrai » (p. 313).

Ainsi, Lagrange voit-il dans les narrations de l'Ancien Testament une « histoire primitive légendaire ». Il écrit dans la *Revue Biblique* : « L'humanité est plus vieille qu'on ne le croyait lorsqu'on recueillait pieusement les débris des souvenirs prétendus primitifs. [...] Humainement parlant, la transmission orale depuis le commencement du monde est souverainement invraisemblable. [...] À prendre le récit de la Genèse comme une information historique, [...] sa valeur est simplement nulle pour nous renseigner sur ce qui s'est passé "dans la nuit des temps" » (in Tassot ; p. 314). Et, à vouloir maintenir « la religion dans la sphère d'où jamais la science ne la fera descendre », comme il dit, Tassot décèle ce qui fut, à ses yeux l'erreur funeste : « c'était admettre le principal acquis des Lumières, confiner la Bible dans la "sphère du religieux", et abandonner à la science seule le cadre spatio-temporel des sociétés humaines. En faisant profession d'anti-concordisme, Lagrange ne libérait l'exégèse des emprises de la science, que pour y rejoindre Galilée dans le confinement de l'Écriture » (p. 316).

Enfin, ce théoricien de l'exégèse – raison pour laquelle nous parlons d'« exégétique » – va tenter de concilier les « erreurs » de la Bible avec le principe de l'inerrance en mettant sur pied la théorie des « genres littéraires ». La Bible ne cherchant pas à enseigner le faux, les « genres littéraires » qu'on y trouve n'ont qu'une valeur morale : « ils servent uniquement de base à une leçon morale, telle la parabole », écrit-il. Et Tassot commente : « La diversité des genres littéraires dans la Bible est un **fait** dont le commentateur doit tenir compte. Mais la **théorie** des genres littéraires devenait un artifice permettant de préserver le dogme tout en concédant à la science qu'elle

ne se trompe pas lorsque la Bible la contredit » (p. 317). Cette théorie fut acceptée en 1943 dans l'encyclique *Divino Afflante* : « Grâce à la connaissance et à la juste appréciation des façons usuelles de parler et d'écrire des anciens, bien des objections, soulevées contre la vérité et la valeur historiques des saintes Lettres pourront être résolues » (cité par Tassot, p. 317).

Dominique Tassot face au néoscientisme

Tassot reproche donc à l'exégèse contemporaine d'avoir cédé le pas à la science : « La science, de par l'autonomie de sa démarche, aboutit à des énoncés qui peuvent converger mais aussi diverger avec la Bible. Même accidentels, les conflits sont donc inévitables et l'exégèse ne peut s'en désintéresser » (p. 319). À propos du péché originel, il rappelle que le polygénisme scientifique qui a sévi pendant plus d'un siècle dans les sciences, s'est révélé une grave erreur à laquelle l'exégétique concordiste n'a pas cédé : « En restant fidèles à la lettre de l'Écriture, les concordistes laissaient survivre la présence d'un absolu et ne s'en laissèrent pas imposer indifféremment par toutes les théories : on a vu plusieurs résistances devant un polygénisme qui est resté dominant plus d'un siècle, jusqu'à ce que la biologie moléculaire établisse la complexité et donc l'unicité originelle du génome humain » (p. 322).

Dans la conclusion générale de l'ouvrage, Dominique Tassot fait observer que depuis Galilée, on en est revenu, dans les sciences, aux idées de Lucrèce. Une sorte de nouvel épicurisme est donc induit par les croyances modernes en l'autorité de la science, puisqu'il est à nouveau question d'« atomisme, hasard organisateur, détermination de l'âme par le corps, évolution progressive de l'humanité » (p. 325). Ces thèses figurent en effet dans le *De Natura rerum* et rendent quelque peu suspecte la notion de « progrès scientifique »... Rien de nouveau sous le soleil ; « tout est dit



et l'on vient trop tard » !

Du côté de l'évolutionnisme, on est loin d'avoir trouvé des méthodes de datation définitives. Si bien qu'il « n'y a d'absolu, en sciences, que ce que la raison absolutise, et les datations dites "absolues" – par les radio-éléments – reposent elles aussi sur des hypothèses » (p. 327). De manière générale, l'*autorité* scientifique est devenue *autoritaire* et a perdu ses prudences initiales : le « chercheur » se prétend aujourd'hui détenteur de la vérité. Et pour avoir écarté la création, la science a rendu le réel inintelligible. Et Tassot cite ce précurseur méconnu, Antoine Béchamp, qui avait découvert l'ADN il y a un siècle : « Il est impossible de ne pas en faire la remarque : le système évolutionniste, en invoquant la matière et la durée comme facteurs de tout ce qui existe, nous jette hors du domaine de l'expérience pour nous lancer dans celui des conjectures. [...] La preuve que nous vivons dans une période scientifique instable, c'est la multiplicité des opinions et des théories particulières » (*Le système évolutionniste face aux sciences expérimentales*).

On n'a donc pas tenu compte des remarques d'un fameux épistémologue contemporain, pourtant spécialiste des totalitarismes : Karl Popper (1902-1994) qui a su stigmatiser également les philosophes précurseurs des idéologies totalitaires (Platon, Hegel, Marx, Freud). Ces auteurs ont été à l'origine de ces « sociétés closes » parce qu'ils ont voulu singer la science – et notamment Marx et Freud. En épistémologie, Popper, ici invoqué par Dominique Tassot, avait bien pris soin de montrer qu'une théorie réellement scientifique doit obéir au critère de « réfutabilité » et non se prétendre « irréfutable » comme le marxisme ou le freudisme : « Un système faisant partie de la science empirique doit pouvoir être réfuté par l'expérience » (*La logique de la découverte scientifique*). Et Tassot auteur déplore qu'on ne tienne pas compte de cet avertissement, dans le scientisme actuel. Il commente ainsi le critère de Popper : « Il y a là un geste

qui instaure un doute salutaire à l'égard de l'impeccabilité des théories scientifiques, mais restaure du même coup la philosophie au-dessus de la science, comme un monde supérieur de discours cohérent, de par son effort permanent pour élucider ses propres présupposés et mettre en question son propre langage » (p. 329).

Il convient également de rappeler – et notre auteur s'y emploie à juste titre – que le logicien Kurt Gödel a établi, dans un célèbre théorème qui porte son nom, qu'aucun système logique ou même mathématique ne peut se démontrer exempt de toute contradiction possible.

De tous ces avertissements on ne tient aucun compte. Pourquoi ? D. Tassot nous annonçait au départ un « malentendu » croissant entre l'Écriture et la science depuis trois siècles. Cette concurrence entre les deux domaines doit à ses yeux être désormais évacuée. Il n'y a aucune raison de risquer la Bible contre la science. Voici quelle est la position finale de notre auteur : « Ainsi, entre les théologiens désormais plus conscients de toute la part d'interprétation que l'homme apporte à sa lecture de l'Écriture, et des scientifiques réduits à l'aveu de leur incomplétude, le moment n'est-il pas venu d'abandonner toute idée d'une réconciliation, de compromis entre des prétentions mal fondées, pour se tourner de concert vers l'ultime modalité encore concevable d'un Absolu intelligible ; celle qui va de l'Infini en acte, vers un fini à son image ? » (p. 331).

Il est de fait que l'athéisme matérialiste auquel conduit la science contemporaine ressemble fort à une *profession de foi* en ces nouvelles « divinités » qui n'ont malheureusement pas l'avantage de rendre hommage à ce caractère unique de l'homme que les siècles du passé avaient su lui accorder, depuis l'Antiquité...

Jean-Louis Linas